

L'évidence

Éric Perron

Dossier Éducation cinématographique

Volume 35, numéro 3, été 2017

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/85953ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (imprimé)

1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Perron, É. (2017). L'évidence. *Ciné-Bulles*, 35(3), 3-3.

L'évidence

Photo: Martine Doyon



C'est en assistant aux audiences montréalaises pour le renouvellement de la politique culturelle québécoise, fin août 2016, que le sujet m'est apparu incontournable. Évidemment, par mon travail à l'Association des cinémas parallèles du Québec, dont l'éducation cinématographique a toujours été au cœur de la mission, ou ne serait-ce que par les quelque 250 conférences que j'ai présentées au fil des ans comme rédacteur en chef de *Ciné-Bulles*, principalement dans des établissements d'enseignement (le nombre de fois où des jeunes m'ont écrit dans leurs commentaires qu'ils ne s'étaient jamais intéressés auparavant aux films québécois ni au cinéma d'auteur!), je suis au fait depuis un moment de l'importance de cette éducation au cinéma. De plus, j'ai bien vu fleurir au fil des ans les FIFEM, les volets éducatifs de festivals généralistes ou d'organisations comme Québec Cinéma et d'autres initiatives de Mediafilm et compagnie. Mais d'entendre, sur deux jours, autant de discours au ministre Luc Fortin sur cette nécessité, voire cette urgence, d'accorder plus d'attention à cette éducation imposait un dossier pour dresser le portrait des actions en cours et peut-être donner une direction. Comme l'indique Martin Bilodeau dans la table ronde de Michel Coulombe: « Actuellement, il n'y a pas de concertation. Les initiatives sont nombreuses et complémentaires. Moi je rêve à quelque chose de global! Une vraie structure, une vraie pensée. Une politique culturelle. » Ce portrait est devenu un volumineux dossier qui occupe pratiquement tout l'espace du présent numéro: sept auteurs pour une dizaine d'articles, dont un crochet vers l'Europe qui montre des avancées souvent inspirantes.

J'ai découvert le cinéma de Bruno Dumont, comme plusieurs, avec *La Vie de Jésus*. C'était au Festival des films du monde en 1997. En sortant de la séance, devant le défunt Cinéma Parisien, Philippe Gajan, de *24 images*, me demande ce que j'ai pensé du film. J'ai dû répondre, à propos de l'histoire de ce Freddy, chômeur des Flandres qui passe ses journées à glander, quelque chose comme « je me suis beaucoup ennuyé ». Ce à quoi Philippe, Breton d'origine, m'avait rétorqué « on voit que tu ne connais pas le nord de la France! ». Était-ce vraiment la raison? Peut-être. Mais cette expérience alors ressentie comme éprouvante ne m'a jamais porté à me précipiter — même si les rumeurs m'atteignaient — vers les films suivants du cinéaste, qui n'ont eu qu'une diffusion parcellaire au Québec. Puis, me voilà 20 ans plus tard, au printemps 2016, à nouveau devant une œuvre de Bruno Dumont, *Ma Loute*, présentée au Festival de Cannes. Cette fois, ma réaction a été tout autre! Jean-Philippe Gravel, qui ne savait rien de ma relation « trouble » avec ce réalisateur, semble commencer son texte, fine analyse du film en couverture de ce numéro, en me désignant (remplaçons *P'tit Quinquin* par *Ma Loute*...). J'ai bien fait partie de ces gens qui se sont pincés en découvrant un Dumont aussi drôle qu'intelligent aux commandes de cet objet halluciné qu'est *Ma Loute*!

Bonne lecture!

Éric Perron
Rédacteur en chef

